Robert Lafont, *Praxématique du latin classique : De Romanorum sermone*

Jean-François Thomas

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2293>

DOI : 10.4000/praxematique.2293

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 243-247

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jean-François Thomas, « Robert Lafont, *Praxématique du latin classique : De Romanorum sermone* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 38 | 2002, document 9, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2293> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2293>

Robert LAFONT,

Praxématique du latin classique : De Romanorum sermone, Paris, L'Harmattan (collection « Sémantiques »), 2001, 304 pages.

Le pouvoir fascinant de la langue à dire le monde suppose, pour créer le discours et porter la signification, des mécanismes profonds qui se trouvent au centre de toute la réflexion sur la parole. La praxématique de R. Lafont en donne une vision proprement dynamique car, derrière la chaîne visible des sons, des mots et des phrases, s'opère une construction progressive de l'énoncé : les taxèmes et les praxèmes portent des programmes de sens très larges que la praxis module. Une fois entrés dans les catégories du nom et du verbe, ils vont se prêter aux représentations de l'Espace et du Temps selon des relations complexes qui, d'abord spatiales et temporelles, en viennent ensuite à traduire des rapports logiques avant que les liens d'incidence, de décadence, d'ascendance et de descendance ne règlent les rapports entre les éléments de la phrase. Ces principes ont leur originalité vis-à-vis d'une part du structuralisme qui tend à objectiver en système le fonctionnement de la langue, et d'autre part de la conception idéaliste plus ancienne selon laquelle se projettent dans le discours des modèles abstraits. L'on comprend alors l'intérêt de R. Lafont pour le latin. Comme langue morte, il offre un vaste champ d'investigation pour retrouver des phénomènes qu'aucune évolution ne peut orienter. En tant qu'origine de tout un enseignement grammatical, il est un domaine d'étude pour la réflexion sur cette tradition à la lumière des interrogations modernes. C'est dire l'importance de l'ouvrage pour les linguistes et bien sûr les spécialistes de praxématique, mais aussi pour les latinistes qui, s'ils veulent bien dépasser les innovations dans la terminologie et le classement des faits comme les en invite l'auteur (p. 8-10), trouveront des approches nouvelles et souvent stimulantes des problèmes qu'ils étudient.

Les deux premiers chapitres ne constituent pas une simple histoire de langue latine décrivant son phonétisme et la formation de son vocabulaire, mais l'auteur montre les bases de ce mouvement dynamique qui, à partir des phonèmes, construit progressivement l'énoncé. Les traitements phonétiques ne sont ainsi pas des « lois », mais s'incarnent dans la réalité sociolinguistique puisque la structure accentuelle et l'apophonie s'expliquent par la double influence des Étrusques et des Grecs (p. 16-23), tandis que le latin présente des spécificités par rapport à d'autres langues d'Italie pour les labio-dentales et les assimilations de consonnes (p. 24-29). Cette approche, qui n'est pas sans rappeler les travaux sur les interférences entre les langues conduits par Cl. Brixhe et A. Christol, permet de comprendre comment les schèmes (taxèmes et praxèmes) véhiculant des notions très larges peuvent se spécialiser en des sens plus précis

au contact des données sociales pour rendre l'expérience humaine : le lexique se module en voulant dire le monde. L'auteur reprend alors les éléments essentiels d'une précédente étude (*Schémas et motivations : Le lexique du latin classique*, Paris, L'Harmattan, 2000) dont nous avons rendu compte ici même (t. 36, 2001, p. 224-227). Le niveau de généralisation où se situe le praxème permet des associations intéressantes : un schème **H1. m* « amener à soi » fédère *emit* « il achète », *ex-emp-lu-* « exemplaire », *praemiu-* « avantage », *pr-omp-tu-* « sous la main » (p. 43). Des termes courants sans étymologie sûre peuvent recevoir une explication, par exemple *nomen* rapproché (p. 43) de *nuncupat* « il désigne comme héritier », *numeru-* « nombre », *nummu-* « monnaie frappée » autour d'un schème **H1.N + M* « marquer d'un signe ». En revanche, la phonétique des laryngales empêche de rattacher *nobilis* au schème **G.N* « naître » (racine i.-e. **gnH1* de *natus*) (p. 47) : le vocalisme -o- impose une étymologie par la racine **gneH3* de (g)*nosco* « connaître », ce que corrobore l'appartenance de l'adjectif au champ sémantique de la notoriété. L'explication du lexique est tâche ardue d'autant que l'enjeu en est important avec la question de la motivation. Ce travail est méritoire : les perspectives qu'il ouvre peuvent être enrichies par le dictionnaire de H. Rix, paru après le livre de R. Lafont, *Lexikon der Indo-germanischen Verben* [= *LIV*], Wiesbaden, 2001.

Par une deuxième étape de cette dynamique interne à la langue, les praxèmes se prêtent à des relations concrètes dans l'Espace-Temps (horizontalité, verticalité, inclusion, exclusion, proximité), puis plus abstraites qu'expriment les taxèmes prépositionnels et les cas. Cette démarche fait réfléchir sur les nuances des termes (*in* : entrée en un lieu, *ad* : approche, *ob* : action de se porter au-devant de, *cum* : association transformative) et la polysémie si délicate de *sub* peut s'éclairer dans cette perspective à partir d'un mouvement par rapport à l'axe de la verticalité qui rend compte des valeurs « sur », « sous », « au pied de » et des idées plus larges de retrait, de remplacement. L'on appréciera en particulier l'effort fait pour rechercher l'unité des cas en rapport avec le verbe : l'ascendance de l'accusatif lui fait exprimer la visée de l'action, ce qui explique l'absence de préposition pour les noms de lieu, et aussi inclut les emplois sentis d'ordinaire comme périphériques de l'objet interne et de l'accusatif pronominal qui « modalise l'acte à son terme » (p. 91), tel le *quid* de *si quid me uis* (Plaute) : « si tu as besoin de moi en quelque chose ». L'ablatif marque l'orientation inverse de descendance et donc l'origine de la visée avec divers rapports logiques (origine, cause, moyen). Loin d'être enfermé dans un système de valeurs, l'ablatif, comme les autres cas, est porteur d'un programme de sens qui génère, en fonction du contexte, les différents emplois : de là pour l'ablatif absolu la variété des nuances (temps,

cause, opposition, condition) et la liberté de l'incidence. Quant au locatif, il correspond à la position intermédiaire d'immobilité.

Le chapitre 3 est consacré à ce que l'auteur appelle une thématization, qui permet aux praxèmes de se concrétiser en verbes et en noms pour dire le Faire et l'Être, l'Acte et les composantes de l'Acte. Les suffixes et autres élargissements sont autant de moyens morphologiques afin que se précisent les programmes de sens au contact de la praxis. Cette orientation permet à l'auteur de bien faire ressortir les nuances, mais l'on peut regretter que n'apparaisse pas la valeur déterminée de certaines formations (verbes à redoublement, à infixé nasal), une donnée tout de même importante pour apprécier la visée (p. 116).

Les noms et les verbes ainsi constitués peuvent alors construire les énoncés (chapitre 4) selon les trois modalités de l'*in esse* (la réalité), l'*in posse* (être en puissance comme ouverture au réel) et l'*in fieri* (la virtualisation) dans l'espace et dans le temps (topogenèse et chronogenèse). Ici réside l'un des apports essentiels de l'ouvrage quand l'auteur rapproche autour de telle ou telle modalité des faits très différents qui s'éclairent alors les uns les autres et, plus encore, révèlent leur logique profonde. Si l'*in esse* recouvre les marques personnelles, les deixis, le présent, le prétérit et le futur, l'*in posse* regroupe les expressions de tout ce qui a vocation à se réaliser. Les supins et les infinitifs sont des noms verbaux qui échappent à l'*in esse* pour exprimer la capacité créatrice et la généralisation globalisante au-delà des actions précises. À cette catégorie appartiennent également le participe dit à tort présent car il s'applique en fait à un développement en cours, et aussi le gérondif dont la visée ascendante contribue à expliquer le sens passif de l'adjectif verbal (*opus legendum* « un ouvrage destiné à être lu »). Le participe en *-to* réunit les valeurs de passé et de passif, s'oppose ainsi aux formes en *-nd*, mais le couple qu'ils forment trouve son unité dans l'idée du non-accompli. Ainsi se crée un tissu de relations qui n'a rien de figé ni de systématique, comme l'illustre encore l'*in fieri*. Il recouvre ce qui est insuffisant pour atteindre l'*in esse*. Ce blocage tient à une détermination incomplète et cette insuffisance semble bien faire l'unité d'emploi du pronom adjectif *is, ea, id* qui bien souvent appelle une référence à l'intérieur de l'énoncé, mais encore de l'interrogatif, de l'indéfini et du subordonnant relatif formé sur la base **Kw* (p. 114-115). Le subjonctif participe de cette logique en tant qu'il est « un arrêt de visée positive » ou un « reflux d'actualisation » (p. 166). Très suggestives pour le latiniste par les rapprochements qu'elles opèrent, ces pages du chapitre 4 constituent presque le sommet de cette dynamique constructive car la combinaison d'une part des noms et des verbes, d'autre part des trois modalités permet la constitution des énoncés.

L'analyse de la phrase vient alors (chapitres 5 et 6) et, ici encore, l'auteur a des prises de position qui retiennent l'attention. La distinction entre l'Être et le Faire permet l'élaboration de types d'énoncés très variés en fonction des incidences que permettent les programmes de sens. Là se place le génitif en tant qu'inverseur syntaxique qui restreint l'ouverture ascendante créée par la base du syntagme nominal (p. 192). Le datif exprime, lui, une orientation d'ascendance. Voilà qui ramène aux distinctions présentées au chapitre 3 en sorte que l'on peut se demander si pour la clarté il n'aurait pas mieux valu regrouper au chapitre 5 toutes les analyses concernant les cas. Une telle démarche aurait donné plus de poids aux interférences entre les cas et au problème soulevé p. 199. Des verbes courants ont comme actant II, pour l'application du procès, non pas l'accusatif avec sa valeur ascendante, mais le génitif ou l'ablatif. La grammaire structurale y voit une simple variante de l'accusatif et parle toujours de complément d'objet avec une raideur systématisante qui ne satisfait pas. La dynamique mise en évidence par la praxématique rattache ces emplois particuliers aux programmes de sens principaux. Le génitif de *memento benefactorum* a une valeur d'extraction « souviens-toi des bienfaits reçus », l'ablatif de *reges nulla re carent* marque l'éloignement, le datif de *uicinus uicino insidiat*, la destination « le voisin guette son voisin ». Les orientations centrales de chaque cas éclairent sans difficulté les emplois de chacun dans les structures actives et passives. L'auteur apporte une explication intéressante à la dualité des compléments d'agent en montrant que le datif correspond aux formes de perfectum car il exprime l'état achevé tel qu'il existe pour le sujet concerné, alors que l'ablatif avec les infectums marque l'origine des procès en cours (p. 211). Il aurait été en revanche important et utile de souligner plus précisément que, pour le sens, les deux tournures actives et passives ne s'équivalent pas : voir sur ce point S. Mellet, M.-D. Joffre, G. Serbat, *Le signifié du verbe*, Louvain-Paris, 1994, p. 423 sq. À l'échelle de la phrase, la dynamique d'incidence, d'ascendance et de descendance permet d'exprimer les nuances des visées, de rendre compte des emplois de l'indicatif et du subjonctif en subordination et en particulier dans le discours indirect. Les propositions à l'indicatif passent à l'infinitif qui correspond à la notion verbale pure, autrement dit « la rection sémantique extraite du verbe conjugué » (p. 219), quand les instances énonciatives ont été décalées, et, sous l'effet du même phénomène, « les verbes en dépendance ne peuvent plus atteindre l'*in esse* et demeurent refoulés en *in fieri* » (p. 223). Plus généralement, le subjonctif est lié à une visée ascendante de conceptualisation logique ou à une visée descendante de déréalisation. La théorie fournit ainsi un cadre explicatif pour les emplois de ce mode en consécutive (p. 245) ou avec le *cum* « *historicum* » (p. 243), alors que d'autres (Ch. Touratier, *Syntaxe latine*, Louvain, 1994, p. 144-150) y voient une valeur

de possibilité : la solution de R. Lafont nous paraît intéressante, mais il faudrait, en plus, souvent tenir compte des évolutions de l'usage, le mode employé étant d'abord l'indicatif pour les interrogatives indirectes (p. 225-227). Toute cette dynamique avec ces différents échelons ne serait pas possible sans cette mémoire syntaxique dont l'analyse constitue l'un des apports du livre et qui se nourrit de l'énoncé déjà produit tout en laissant prévoir la suite pour ainsi assurer la mise en cohérence des programmes de sens (p. 180-189).

Volontairement centré sur les apports de la praxématique à quelques problèmes de la linguistique latine, ce compte rendu ne saurait passer sous silence les ouvertures que contient cet ouvrage sur des questions d'ordre plus large qui relèvent de la praxis par laquelle le langage dit le monde : les différentes valeurs des formes du pluriel, du condensif globalisant à la véritable pluralité (p. 137), la corrélation entre le genre et les dénominations de l'acte avec une indistinction entre le nominatif et l'accusatif à l'inanimé car il est inactanciel (p. 139-141, p. 199), ce qui finalement invite à réfléchir sur la position du verbe comme un « avant du nom » (p. 133).

L'ouvrage se déroule à la manière de l'image qu'il veut donner de la langue, selon un ample mouvement progressif qu'illustrent deux études de textes (p. 40-42, p. 171). Les analyses ont une richesse dont témoignent un index fourni et de nombreuses références bibliographiques. Elles valent plus encore par une originalité indéniable que percevront les linguistes, latinistes ou non, par-delà certaines réserves. Ce mouvement de la langue captive, au sens fort du mot, un lecteur qui ne peut rester insensible à la pensée vigoureuse de l'auteur.

Jean-François THOMAS
Université Paul-Valéry — Montpellier III
Département de Langues et Littératures Anciennes